

Doriens remplacèrent les formes architecturales des Pélasges, mais après un laps de temps plus considérable. Quatre ou cinq siècles s'écoulèrent entre le dernier tombeau pélasgique, celui de Mycènes, et le temple dorique de Corinthe, le plus ancien que l'on connaisse; il est donc tout naturel que l'on voie moins de traces du peuple primitif dans l'architecture de la Grèce que dans celle de Rome. Mais, pas plus dans l'un que dans l'autre cas, il n'y eut aucune tendance à un retour vers l'architecture mégalithique.

Le cas était tout différent en Espagne et en France. Là se trouvait une race antochthone incapable, paraît-il, de progresser par elle-même. Il fallut que Rome vint lui enseigner un mode de sépulture supérieur au simple monceau de terre. Aucune race semi-civilisée ne s'établit dans ces contrées; les Carthaginois de Carthagène ou de Marseille pénétrèrent à peine dans l'intérieur des terres; ils n'appartenaient pas, du reste, à ces races qui enterraient leurs morts et leur élevaient de magnifiques tombeaux, et dès lors ils ne pouvaient que très-faiblement influencer les indigènes dans leurs modes de sépultures.

Rome, au contraire, conquit et administra pendant des siècles tous les pays où nous trouvons aujourd'hui les traces les plus anciennes des monuments en pierres brutes, et elle ne put manquer de laisser quelque empreinte de sa magnificence dans les lieux qu'elle occupa si longtemps. Mais lorsqu'elle se fut retirée, la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne retombèrent et restèrent plongées pendant des siècles dans un état d'anarchie et de barbarie pire peut-être que celui dans lequel elle les avait trouvées ensevelies trois ou quatre siècles auparavant. Dans un tel état, les malheureux habitants de ces contrées ne pouvaient évidemment conserver les arts et les institutions dont Rome les avait dotés; mais ils avaient été les témoins de sa splendeur et ils ne pouvaient l'avoir oubliée au point de revenir absolument à leur première mode de sépulture, c'est-à-dire à ces grossiers tumulus sans chambres dont se contentaient leurs ancêtres; il est tout naturel qu'ils aient alors essayé des constructions en pierres, mais dans la mesure où le leur permettait la disparition complète des arts: les dolmens et les autres monuments mégalithiques seraient le résultat de ce progrès relatif.

CHAPITRE X.

ALGÉRIE.

« Ils ont des yeux et ne voient pas; » il serait difficile de trouver une plus curieuse application de cette parole que dans l'histoire de la découverte des dolmens algériens. Bien que des centaines de voyageurs aient parcouru l'Algérie à la suite de Bruce et de Shaw, bien que la France possède ce pays depuis 1830, un auteur qui eût écrit sur ce sujet il y a dix ans seulement eût été pleinement autorisé à dire qu'il ne s'y trouvait pas de dolmens. Cependant l'on sait aujourd'hui qu'ils y existent littéralement par milliers. Peut-être ne serait-ce pas une exagération de dire que l'on en connaît actuellement au moins dix mille.

Ce fut M. Rhind qui le premier annonça le fait au monde savant. Il lut à la Société des Antiquaires, en 1859, un mémoire qu'il avait intitulé: *Restes ortholithiques du nord de l'Afrique* et qui fut ensuite publié dans le XXXVIII^e volume de l'*Archæologia*. Ce travail n'attira cependant que faiblement l'attention, soit à cause de son titre, soit parce qu'il ne contenait aucune figure. Ce ne fut en réalité qu'en 1863, époque où feu Henry Christy visita l'Algérie, que l'on commença à connaître les dolmens de ce pays. Cet archéologue fit à Constantine la connaissance d'un M. Féraud, interprète auprès de l'armée d'Algérie, qui l'emmena en un lieu appelé Bou-Moursug, à 40 kilomètres environ au sud de Constantine, où il put en trois jours observer plus d'un millier de dolmens. M. Féraud publia une notice à ce sujet, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, en 1863, et la question ayant excité quelque intérêt en Europe, un second mémoire, qui contenait un grand nombre de renseignements nouveaux obtenus par les officiers de divers districts, parut l'année suivante. Depuis lors, d'autres mémoires

ont été publiés en Algérie et en France. L'un deux, qui est dû à la plume du célèbre général Faidherbe, « parle de trois mille tombes dans la seule nécropole de Roknia et d'un autre groupe non moins considérable à quelques lieues de Constantine (1). » M. Flower a donné un excellent résumé de l'ensemble des découvertes au congrès de Norwich, en 1869. L'on possède donc aujourd'hui déjà une certaine quantité de matériaux sur la question ; malheureusement, à part peut-être M. Flower, aucun de ceux qui ont écrit sur la matière ne joignent la connaissance des lieux à des connaissances réelles en archéologie. On n'a encore publié le plan d'aucun groupe, et les dimensions des monuments ne sont pas suffisamment connues pour qu'on puisse en parler avec certitude. Cela est vrai spécialement de ceux qui sont représentés dans *l'Exploration scientifique de l'Algérie*, publiée par le Gouvernement français. Il y a dans cet ouvrage de nombreuses figures de dolmens soigneusement et magnifiquement exécutées, mais très-rarement elles sont accompagnées d'une échelle, et comme aucun texte n'a encore été publié, elles ne peuvent nous être que d'un faible secours dans nos recherches. Si M. Christy avait vécu un peu plus longtemps, sans aucun doute ces lacunes n'eussent pas existé ; malheureusement il ne s'est trouvé jusqu'ici personne pour le remplacer, et il nous faut attendre que quelqu'un apparaisse qui joigne le loisir et la fortune aux connaissances et à l'enthousiasme qui caractérisèrent cet homme éminent.

Il est à peine besoin d'ajouter qu'il n'existe aucune carte détaillée montrant la distribution des dolmens en Algérie (2) ; or, comme plusieurs des noms sous lesquels ils sont connus des archéologues français sont ceux de villages non marqués sur les cartes les plus complètes de ce pays, il est très-difficile de déterminer leur position précise, et presque toujours impossible de rien déduire avec certitude de leur distribution.

(1) Congrès international d'archéologie préhistorique, session de Norwich, 1869, p. 196.

(2) Il en a paru une très-incomplète dans la *Revue archéologique*, en 1865, t. XI, pl. V. Elle contient la plupart des noms de lieux où l'on connaissait alors des dolmens, mais nos connaissances se sont fort étendues depuis ce temps.

Autant qu'on peut le savoir aujourd'hui, la principale région à dolmens est située le long et des deux côtés d'une ligne tirée de Bône, sur la côte, à Batna, à 100 kilomètres environ au sud de Constantine ; mais il paraît qu'ils sont aussi très-nombreux autour de Sétif et au sud de Bougie. Le commandant Payen estime à 10,000 le nombre des menhirs, de 1^m20 à 1^m50, qui se trouvent en ces localités. Il décrit un monolithe colossal qui a 7^m80 de diamètre à la base et 15^m60 de haut (1). Mais ces dimensions sont dépassées encore par celles d'un dolmen situé près de Tiaret et décrit par le commandant Bernard. La table de ce dolmen aurait 19^m50 de long sur 5^m80 de large et 2^m85 d'épaisseur, et cette masse énorme reposerait sur d'autres blocs élevés de 10 à 12 mètres au-dessus du niveau du sol (2). Si ces chiffres sont exacts, c'est le dolmen le plus gigantesque que l'on connaisse, et il est étrange qu'il ait échappé si longtemps à l'observation ; le voyageur le plus insouciant eût dû, semble-t-il, être saisi d'admiration devant une telle merveille. On ne nous dit pas s'il existe dans le voisinage d'autres monuments moins grandioses, mais on en trouve en divers lieux dans toute la partie orientale de la province. Ceux qu'a décrits M. Rhind sont situés à 20 kilomètres à peine d'Alger, et d'autres existent, dit-on, en grand nombre dans la province de Tripoli (3). Il ne paraît pas qu'il y en ait dans le Maroc, mais il s'en trouve en divers lieux entre le mont Atlas et les Syrtes, et, selon toute apparence, non pas dans le voisinage des grandes villes ou des centres connus de population, mais dans des vallées et des régions reculées, comme s'ils étaient l'œuvre d'une population nomade ou agricole.

Lorsque l'on parle des 10,000 ou peut-être des 20,000 monuments funéraires en pierres que l'on connaît aujourd'hui dans le nord de l'Afrique, il ne faut pas croire que tous soient des dolmens ou des cercles du genre de ceux dont il a été jusqu'ici question. Deux autres classes de

(1) *Mémoires de la Soc. arch. de Constantine*, 1864, p. 127.

(2) Flower, *Congrès de Norwich*, p. 204.

(3) *Société arch. de Constantine*, 1864, p. 124.

monuments existent certainement en quelques lieux et probablement en nombre considérable, bien qu'il soit difficile de savoir en quelle proportion ils se trouvent et jusqu'à quel point leurs formes sont locales. L'un de ces monuments, appelé *Bazina* par les Arabes, est ainsi décrit par

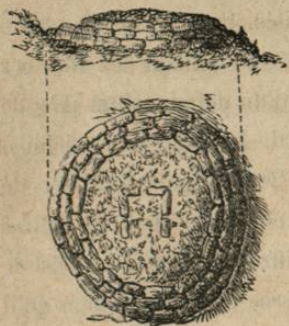


Fig. 164. — Monument africain appelé *Bazina*, d'après M. Flower.

M. Flower : « Son caractère général consiste en trois enceintes en pierres de dimensions plus ou moins grandes et disposées en gradins. Parfois cependant, il y a seulement deux cercles extérieurs ou même un seul. Le plus grand diamètre du monument qui est ici représenté est de neuf mètres environ. Au centre se trouvent habituellement trois grandes pierres levées, formant trois côtés d'un rectangle, et l'intérieur est pavé de cailloux et de pierres brisées.

« Les *Chouchas* se trouvent dans le voisinage des *Bazinas* et s'y rattachent étroitement. Ils consistent en des assises de pierres régulièrement



Fig. 165. — Monument appelé *Choucha*.

superposées en forme de murs et non en gradins, comme les *Bazinas*. Leur diamètre varie depuis 2 jusqu'à 12 mètres, mais la hauteur des plus élevés au-dessus du sol n'excède guère 2 à 3 mètres. Ils sont ordinairement couverts d'une grande pierre plate, de 10 centimètres environ d'épaisseur, sous laquelle est une sorte de fosse régulièrement formée de pierres de 50 centimètres à 1 mètre de grosseur. L'intérieur de ces petites tours est pavé comme celui des *Bazinas*; M. Payen les considère du reste comme étant dans les montagnes ce que sont les *Bazinas* dans les plaines (1). »

Il y a des cas où les *Chouchas* et les *Bazinas* entrent dans la composition d'un même monument. Quelquefois aussi un dolmen régulier

(1) Flower, *Congrès de Norwich*, p. 201.

surmonte des gradins analogues à ceux des *Bazinas*, comme le montre la gravure ci-jointe, représentant un monument situé à mi-chemin entre Bône et Constantine. En réalité, on ne saurait imaginer une combinaison qui n'existe dans ces cimetières d'Afrique, et nous sommes persuadé que s'ils étaient bien connus, ils jetteraient beaucoup de lumière sur des questions aujourd'hui très-embarrassantes.

Les *Chouchas* se trouvent quelquefois isolés et quelquefois disposés en groupes, à 3 ou 4 mètres l'un de l'autre. Dans certaines localités, ils



Fig. 166. — Dolmen entouré de gradins.

couvrent les sommets des collines, et l'on en voit sur le bord des rochers à pic, où ils dominent les ravins.

Dans ces deux classes de monuments, les corps sont presque toujours recourbés sur eux-mêmes; les genoux touchent au menton et les bras sont croisés sur la poitrine, comme nous l'avons vu pour le dolmen d'Axevalla (fig. 117).

Une particularité frappante, que présentent les tumulus et les cercles



Fig. 167. — Tumulus avec rangées de pierres intermédiaires.

d'Algérie, consiste dans la manière dont ils sont reliés les uns aux autres par une double rangée de pierres (fig. 167). Que peut signifier cette

disposition ? Il est difficile de le savoir jusqu'à ce que l'on ait des dessins beaucoup plus détaillés que ceux que l'on possède actuellement. La planche XXVIII^e de M. Féraud (1) représente une rangée de pierres en zig-zag, réunissant deux hauteurs au travers de la plaine et accompagnée de tumulus et de dolmens. A première vue, il semble que ce soit un champ de bataille, mais alors que faire du groupe représenté par la figure 168 ? C'est le plus considérable des groupes de ce pays dont le plan ait encore été publié, mais on doit l'accueillir avec une certaine défiance (2). Aucune échelle n'accompagne le dessin. Il est à croire que les triples cercles avec dolmens sont des tumulus comme ceux de l'Aveyron (fig. 8 et 123), mais l'ensemble doit être considéré comme un diagramme, non comme un plan, et dès lors on ne saurait y attacher la

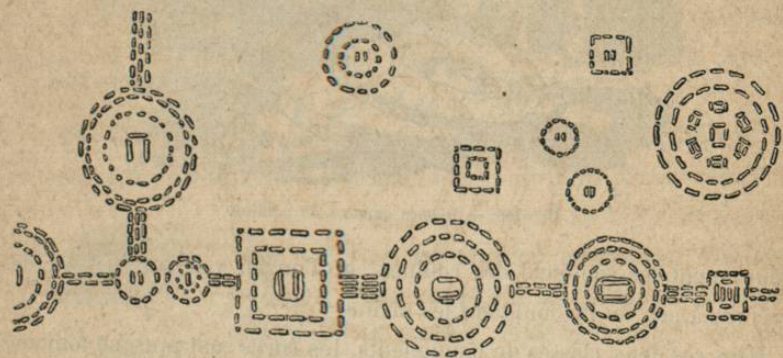


Fig. 168. — Groupe de monuments funéraires en Algérie.

même confiance. Cependant, comme il n'est certainement pas inventé, il montre la curieuse manière dont ces monuments sont agglomérés, en même temps que les formes diverses qu'ils revêtent.

L'un d'eux (?) est représenté comme plan et comme élévation dans la gravure ci-jointe (3). Il rappelle absolument, on ne manquera pas

(1) *Mém. de la Soc. arch. de Constantine*, 1864, p. 109, 184.

(2) Un autre a été publié par M. Bourguignat dans ses *Monuments symboliques de l'Algérie*, mais il mérite moins de confiance encore.

(3) Je me suis permis de modifier un peu les dessins de M. Féraud. Le plan et l'élévation étaient en désaccord, de sorte qu'il devait y avoir erreur dans l'une des deux figures ; j'ai essayé de corriger cette erreur.

de s'en apercevoir, ceux de l'Aveyron, dont nous venons de parler, ou encore celui de Scandinavie, que représente la fig. 110. Comme ce genre de dolmens couronnant un tumulus est très-commun en Algérie, il serait intéressant de faire des fouilles à leur base pour s'assurer s'il n'existe point un second cist au niveau du sol et savoir en quelle partie a été déposé le corps. Là où le dolmen, entouré de deux

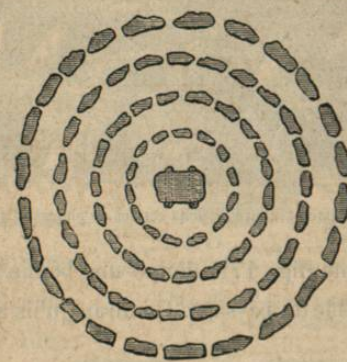


Fig. 169. — Plan et élévation d'un tumulus africain.

rangées de pierres, repose sur le sol même et non sur un tertre artificiel (fig. 170), le corps se trouve dans un cist formé entre les deux supports qui pénètrent dans ce but à une profondeur de 1^m50 à 1^m80 dans le sol. Notre opinion est que la même disposition existe dans les dolmens sur tumulus et que, si les supports ne s'enfoncent pas jusqu'au sol, il doit du moins se trouver un second cist directement au-dessous du premier.

Le dolmen que représente notre figure est dans le style ordinaire et consiste en trois pierres levées qui en supportent une quatrième. Quelquefois la rangée extérieure de pierres est remplacée par un pavé

circulaire en dalles, formant une sorte de voie processionnelle autour du monument ; mais en réalité, il en existe à peine deux qui soient exactement semblables et, lorsqu'on a affaire à des milliers, il faut une connaissance très-complète de l'ensemble pour essayer quelque classification. Qu'il nous suffise de dire ici qu'il existe à peine un monument, en quelque lieu que ce soit, dont l'analogue ne se trouve en Algérie.



Fig. 170. — Dolmen entouré de deux cercles de pierres, d'après Féraud.

La gravure suivante (fig. 171) donne une bonne idée de leur aspect général dans l'ensemble du paysage. On dirait qu'ils affectionnent spécia-

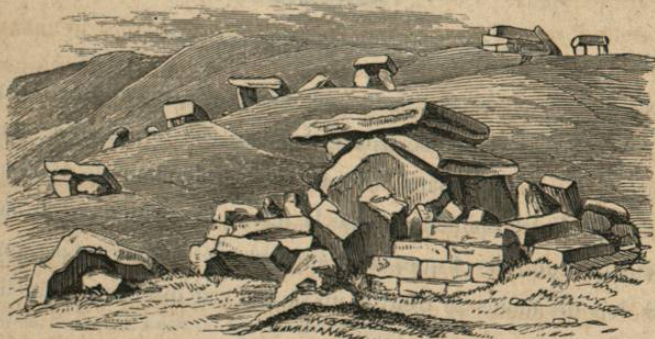


Fig. 171. — Dolmens sur la route de Bône à Constantine.

lement les collines ; cependant on en trouve aussi dans la plaine et, pour mieux dire, dans toutes les positions possibles. Excepté, semble-t-il, sur

le bord de la mer, rien de semblable aux tombeaux des Vikings n'existe en Algérie : nous n'oserions en conclure que les Vikings appartenaient à un peuple navigateur ; mais c'est du moins un caractère qui mérite d'être noté.

Il est un groupe des plus curieux, qui rappelle tout-à-fait celui d'Aschenrade (fig. 120). Il consiste en quatre tumulus que renferment quatre carrés rapprochés comme les carrés d'un échiquier. Les carrés isolés renfermant des cairns sont assez communs en Scandinavie, mais

cette réunion en groupe est rare et remarquable, et sa ressemblance avec le monument livonien est tellement grande qu'elle ne peut guère être accidentelle. Les tombeaux d'Aschenrade, on s'en souvient, contenaient des monnaies des Califes et des monnaies allemandes, s'étendant les premières jusqu'en l'an 999, les autres jusqu'en 1040. Rien

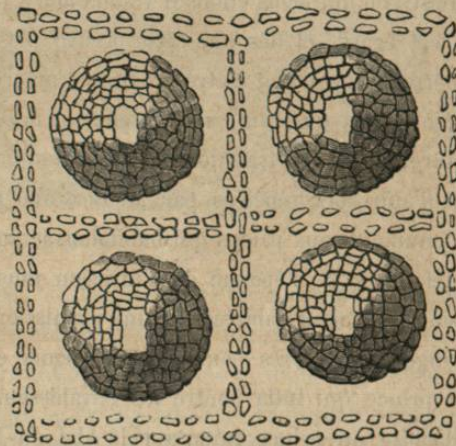


Fig. 172. — Quatre cairns renfermés dans des enceintes carrées.

n'empêche à priori que les tombeaux d'Algérie n'appartiennent à la même époque, en supposant que la similitude de deux monuments si éloignés puisse être considérée comme une preuve de l'identité de l'âge. Sans attribuer à cet argument une valeur exagérée, on peut dire que les points de ressemblance qui existent entre l'Europe septentrionale et le nord de l'Afrique semblent prouver que les derniers peuvent dater des X^e ou XI^e siècles ; mais toute décision concernant leur âge réel dépend nécessairement des circonstances locales relatives à chacun d'eux.

Les figures qui précèdent peuvent suffire pour donner une idée des formes principales des dolmens algériens ; mais elles seraient dix fois plus nombreuses que ce ne serait pas encore assez pour montrer toutes les particularités qui les caractérisent. Leur étude est du reste d'un

intérêt secondaire jusqu'à ce que l'on ait exploré davantage leur contenu et que l'on soit arrivé à quelque chose de précis concernant leur âge. Nous n'avons aujourd'hui, en effet, que des données incertaines à ce sujet; cependant elles conduisent toutes à une même conclusion. En premier lieu, la preuve négative est complète, ici comme ailleurs. Les Grecs, les Romains et les premiers chrétiens connurent tous le nord de l'Afrique, et nulle part ils ne disent avoir vu un de ses monuments mégalithiques. Il est vrai que nous étions il y a dix ans à peine dans la même ignorance à cet égard, et dès lors cette preuve n'est pas très-convaincante; elle méritait cependant d'être produite, car si une seule allusion contraire résolvait la question, son absence la laisse subsister tout entière. En outre, toutes les traditions locales, traditions recueillies par M. Féraud et d'autres, et répétées par M. Bertrand et M. Flower, attribuent ces monuments aux païens qui habitaient le pays lors de la Conquête mahométane. « A l'époque de l'invasion musulmane, dit M. Féraud, ces contrées étaient habitées par une population païenne qui éleva ces vastes rangées de pierres pour arrêter l'armée ennemie. » On nomme même le prince qui lutta contre les envahisseurs. « Anciennement vivait à Machira un prince païen appelé Abd-en-Nar ou *Adorateur du feu*. Il épousa Zana, reine d'une ville, aujourd'hui détruite, qui portait ce nom. Lorsque les Arabes eurent conquis l'Afrique, Abd-en-Nar déposa sa couronne, se fit musulman, et depuis ce temps il s'appela Abd-en-Nour, c'est-à-dire *Adorateur de la lumière* (1). »

Voici, du reste, un fait qui peut venir à l'appui de ce qui précède. Dans un cimetière voisin de Djidjely, sur la côte septentrionale, se trouve un curieux tombeau formé d'un cercle de pierres comme les cists païens, avec une pierre tumulaire qui, si elle n'est pas la pierre en forme de turban qu'on trouve habituellement dans les tombeaux turcs de date récente, lui ressemble du moins singulièrement. Il n'est guère douteux que ce cimetière n'appartienne aux mahométans; seulement les cercles de pierres, quoique petits, annoncent une conversion très-incomplète, telle précisément que l'indique la tradition.

(1) *Mém. de la Soc. arch. de Constantine*, 1864, p. 117 et 127.

Ces arguments trouvent leur confirmation dans le contenu des tombes elles-mêmes. L'une d'elles est décrite par M. Féraud comme entourée d'une enceinte circulaire de 12 mètres de diamètre. La chambre du dolmen mesurait 2^m10 de long sur 1^m05 de large. Aux pieds du squelette étaient les os et les dents d'un cheval et un mors en fer. Dans le même



Fig. 173. — Tombeaux voisins de Djidjeli.

tombeau, l'on trouva un anneau en fer, un autre avec divers objets en cuivre (bronze), quelques fragments de poterie d'une qualité supérieure, des débris d'objets en silex travaillé, et enfin une médaille de l'impératrice Faustine (1). Les trois âges se trouvaient donc représentés dans ce seul tombeau qui pourtant appartient, sans aucun doute, au second siècle. Aucun autre n'a fourni d'indications aussi précises sur son âge; mais M. Bertrand, l'un des plus zélés défenseurs de l'antiquité préhistorique des dolmens français, résume ainsi son opinion sur les découvertes de M. Féraud : « Ceux de la province de Constantine ne pouvaient, à en juger par les objets qui y ont été trouvés, être de beaucoup antérieurs à l'ère chrétienne; quelques-uns mêmes seraient postérieurs (2). »

Ajoutons que M. Féraud a trouvé une inscription latine sur la table d'un dolmen situé près de Sidi-Cacem. Les lettres sont trop usées pour qu'on puisse en comprendre le sens, mais il n'est pas douteux qu'elles ne soient latines et même d'un type relativement récent (3).

(1) *Revue archéologique*, VIII, p. 527.

(2) *Ibid.*, *loc. sup. cit.*

(3) *Mém. de la Soc. arch. de Constantine*, 1864, p. 122.

M. Leteroux a découvert des pierres taillées et même des fûts de colonne d'exécution romaine parmi les matériaux dont furent construits les *Bazinas* situés au pied de la chaîne des Aures, et il donne le dessin d'un cippe de la dernière époque de Rome, portant une inscription en caractères berbères, qu'il identifie avec ceux que l'on a trouvés sur



Fig. 174. — Cercle près de Bône.

deux pierres levées de forme grossière, dont l'une fait partie d'un cercle voisin de Bône.

Disons encore qu'il y a de nombreuses planches dans l'atlas de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, où les monuments en pierres brutes sont tellement mêlés avec ceux des derniers temps de Rome et des premiers temps du christianisme qu'on ne peut guère douter qu'ils ne soient contemporains. L'impression générale qu'elles

produisent est tout-à-fait en faveur de l'origine préromaine et relativement récente des monuments. Cependant, comme aucun texte ne les accompagne, il ne faudrait pas attacher trop d'importance à chacune d'elles, car l'inexactitude du dessinateur ou du graveur pourrait parfois induire gravement en erreur. C'est à l'aide d'études attentives, faites sur les lieux, que l'on peut arriver à savoir si les monuments en pierres brutes sont plus anciens que ceux en pierres taillées, ou si le contraire n'a pas lieu quelquefois, sinon toujours. Si M. Bertrand a raison et que la médaille de Faustine ait quelque valeur comme indice d'âge, il est certain que, parfois au moins, les monuments en pierres brutes sont les plus récents. Carthage tomba en l'an 146 avant Jésus-Christ, la guerre contre Jugurtha se termina quarante ans plus tard; or, il est impossible de concevoir que le peuple romain ait possédé aussi longtemps qu'il l'a fait la souveraineté du nord de l'Afrique, à partir de cette date, sans y laisser quelques traces de sa présence, spécialement dans la forme des constructions. Si l'on adopte la théorie du progrès continu, tous les monuments méga-

lithiques de ce pays devront être antérieurs à l'an 100 avant Jésus-Christ; car, d'après cette hypothèse, l'on doit considérer comme très-invraisemblable que, après un long contact avec la civilisation carthaginoise et sous l'influence directe de celle de Rome, quelqu'un ait préféré de grossiers monuments en pierres brutes aux constructions en pierres polies et sculptées. C'est là cependant ce qui arriva. Nous pensons, en effet, pour les motifs exposés ci-dessus, que les dolmens algériens sont, pour la plupart, postérieurs à l'ère chrétienne et qu'ils s'étendent bien avant dans la période de la domination mahométane; car cette domination ne fut pas, pendant longtemps du moins, suffisamment complète pour faire oublier entièrement les usages favoris des premiers habitants du pays. Nous ne serions même pas surpris que l'on vint à découvrir en Algérie quelque monument mégalithique du temps des Croisades. Ce n'est là cependant qu'une hypothèse que nous émettons, et cela pour que ceux qui, dans la suite, viendront à ouvrir ces tombeaux ne puissent pas rejeter les preuves d'une date si récente, comme ils le feraient probablement s'ils étaient imbus des préjugés préhistoriques.

Quel fut le peuple qui érigea les dolmens africains? Il est à craindre que l'on ne puisse répondre d'ici longtemps à cette question. Pour le faire, il faut attendre des renseignements plus précis que ceux que l'on a en ce moment sur l'ethnographie du nord de l'Afrique. Autant qu'il est possible de le savoir aujourd'hui, le seul peuple qui puisse en revendiquer l'origine est celui des Nasamons. L'on sait, par Hérodote, que ce peuple enterrait ses morts assis, les genoux recourbés jusqu'au menton, et que lorsqu'un homme était très-mal, on le soutenait pour qu'il pût mourir dans cette attitude (IV, 190). Les Nasamons avaient un tel respect pour les morts, au dire du même historien, que dans leurs serments ils avaient coutume de placer leurs mains sur les tombeaux de leurs ancêtres comme pour ajouter à la solennité de leurs promesses, et que leur mode de divination consistait à coucher sur ces tombeaux, sinon à l'intérieur (IV, 172.) Tous ces détails concordent parfaitement avec ce que nous savons des dolmens d'Algérie; malheureusement Hérodote ne visita jamais le pays ni ne vit les tombeaux dont il parle, et dès lors il ne nous

dit pas si c'étaient de simples monceaux de terre, des cairns en pierres ou des dolmens tels que ceux d'Afrique. Il faut remarquer aussi que de son temps les Nasamons vivaient auprès et à l'est des Syrtes (II, 32), et il n'est guère admissible qu'ils se soient accrus et multipliés, dans les quatre siècles suivants, au point d'occuper le nord de l'Afrique, jusqu'au mont Atlas, et cela, sans que ni les Grecs ni les Romains en aient eu connaissance. Ils sont mentionnés par Quinte-Curce (IV, 7), par Lucain (IX, 439) et par Silius Italicus (II, 116, et XI, 180) comme étant une tribu nomade de Libye, jamais comme un grand peuple occupant toute la contrée septentrionale. Leurs droits à être considérés comme les auteurs des milliers de dolmens répandus en Algérie semblent donc pour le moment tout-à-fait inadmissibles.

Encore moins peut-on admettre, conformément à la théorie précitée de M. Bertrand, que les constructeurs de dolmens aient passé de la Baltique en la Grande-Bretagne, et de là en Afrique, à travers la France et l'Espagne. Si une telle migration, qui suppose de si longs voyages par terre et par mer, avait jamais eu lieu, c'eût été vraisemblablement lorsque les relations commerciales furent établies et que la mer du Nord, ainsi que la Méditerranée, furent couvertes de vaisseaux à voiles; or, il n'est pas probable qu'un peuple grossier comme celui qui, dit-on, construisit ces dolmens ait pu profiter de ces routes de commerce.

Cependant, personne ne peut comparer deux monuments comme celui de l'Aveyron (fig. 8 et 123) et celui d'Algérie que représente la figure 169, sans se sentir convaincu qu'il exista à l'époque des dolmens une connexion intime entre les peuples du Nord et ceux des rives méridionales de la Méditerranée.

Cette analogie est susceptible de trois explications : ou bien le second monument date seulement de l'époque où le maréchal Bugeaud débarqua en Algérie, en 1830, et procéda à la conquête et à la civilisation de ce pays au nom de la France; ou il faut admettre, comme on l'a fait souvent, qu'un peuple venu de l'Est pour coloniser l'Europe occidentale ait laissé en chemin ces traces de son passage; ou bien, en troisième

lieu, il faut, comme nous l'avons dit ailleurs, ne voir dans ces monuments en pierres brutes que le simple résultat d'une coutume qui prit naissance à une époque particulière et fut adoptée par tous les peuples qui, comme les Nasamons, honorèrent leurs morts et préférèrent le culte des ancêtres à celui d'une divinité extérieure.

De ces trois hypothèses, la seconde semble la moins admissible, bien qu'elle soit la plus généralement adoptée. Les Pyramides furent construites, d'après les calculs les plus modérés, au moins 3,000 ans avant J.-C. (1). L'Égypte était alors très-peuplée et dans un état avancé de civilisation; l'art de tailler et de polir les pierres les plus dures y avait atteint un degré de perfection qui n'a pas été surpassé depuis, et pour arriver là, il avait fallu sans doute des milliers d'années (2). Est-il possible de concevoir qu'un peuple barbare, venu de l'Orient, ait pu franchir le Nil sans que sa grossière industrie se soit nullement perfectionnée au contact de cette brillante civilisation? Ou bien, en effet, les Égyptiens l'eussent repoussé immédiatement, ou bien ils lui eussent permis, comme aux Israélites, de séjourner sur leurs terres; mais en partant, il eût certainement emporté avec lui quelque chose des arts et de la civilisation du peuple au milieu duquel il avait vécu. Si une telle migration avait eu lieu, c'eût été en des temps préhistoriques tellement reculés qu'elle ne nous apprendrait rien sur les constructeurs des monuments mégalithiques. Et si l'on nous dit que ces constructeurs de dolmens vinrent par mer, nous demanderons s'ils s'étaient embarqués dans les ports de la Palestine ou dans ceux de l'Asie-Mineure. Étaient-ce ces fameux Phéniciens, auxquels les antiquaires se sont plu à attribuer ce genre de constructions? La première réponse que l'on peut faire à cette question, c'est qu'il n'y a pas de dolmens en Phénicie et que l'on n'en a encore trouvé ni à Carthage, ni à Utique, ni en Sicile, ni dans aucun lieu où les Phéniciens avaient des colonies. L'on n'en trouve pas même à Marseille, où ils s'établirent, bien qu'ils soient fort nombreux sur la rive occidentale du Rhône, où ce peuple n'avait aucun établissement. Il se

(1) *History of Architecture*, par l'auteur, I, p. 81.

(2) Voir la note 1, p. 37.